

CDN LE QUAI

Centre dramatique national Angers Pays de la Loire

EN ATTENDANT GODOT

de Samuel Beckett

mise en scène **Jean-Pierre Vincent**

du mardi 6 au jeudi 8 octobre 2015

Le Quai - T900



EN ATTENDANT GODOT

de **Samuel BECKETT**

mise en scène **Jean-Pierre VINCENT**

avec

Charlie Nelson, Vladimir

Abbes Zahmani, Estragon

Alain Rimoux, Pozzo

Frédéric Leidgens, Lucky

Gaël Kamilindi, un garçon

assisté de **Frédérique Plain**

dramaturgie **Bernard Chartreux**

décor **Jean-Paul Chambas**

collaboratrice **Carole Metzner**

costumes **Patrice Cauchetier**

collaboratrice costume **Bernadette Villard**

lumières **Alain Poisson**

sons **Benjamin Furbacco**

Production déléguée **Théâtre Gymnase - Bernardines [Marseille]**

Coproduction **Studio Libre, MC2 Grenoble, Les Célestins, Théâtre de Lyon.**

Mardi 6 et mercredi 7 octobre à 19h30, jeudi 8 octobre à 20h30

Théâtre Le Quai - T900

renseignements et réservations **02 41 22 20 20 / www.lequai-angers.eu**

tarif 8 à 23 €

En attendant Godot est une pièce de théâtre sans précédent, une forme inouïe, une fresque désertique, un dynamitage de tous les théâtres antérieurs et aussi un poème d'amour pour le théâtre le plus fondamental, celui des origines. Dans notre monde qui se regarde perdre l'espoir, c'est un éclat de résistance.

Deux types mal en point tournent en rond sur une route déserte au pied d'un arbre nu. Leurs costumes crasseux « portaient beau » naguère, témoins les chapeaux melons qu'ils portent sur leurs guenilles. Ils portent aussi en eux des bribes d'ancienne Culture : du Christ avec ses larrons jusqu'à la Tour Eiffel, en passant par Dante, les vendanges en Vaucluse et les blagues irlandaises. Inséparables, ils s'appellent Estragon et Vladimir : c'est aussi une histoire d'amitié sans fin entre deux êtres éperdus.

Le monde est vide. Le temps s'est rabougri : il ne reste qu'hier et que demain, pas plus...Rien à faire. Rien à vivre, mais on est vivant, et tant qu'on vit, il y a de l'espoir... Pas moyen d'aller ailleurs, pas moyen d'en finir. Donc on attend. Il faut bien attendre « quelque chose », et nommer ce rien qu'on attend. Ils l'ont appelé Godot, qui ne viendra d'ailleurs jamais. Mais ça fait patienter... Dans cette histoire sans Histoire, il y a plein d'histoires, d'événements divers, d'infimes et continuelles péripéties, de coups de théâtre... Nos increvables bonshommes occupent le temps vide avec des jeux, des blagues et des gags – fussent-ils involontaires. Car le poète adorait Charlot et Keaton et Laurel et Hardy, autres increvables du XX^e siècle, eux et leurs échecs triomphants...

Dans ce monde du « plus rien », déboulent deux nouveaux humains : le maître et l'esclave, le proprio Pozzo et son homme-chien (ou cheval) : Lucky (un ex-intellectuel, semble-t-il). Ils portent chapeaux melons, eux aussi... Ils portent d'autres bribes de l'ancienne « Civilisation » : domination, hiérarchie, exploitation, torture. Mais il ne reste plus rien à dominer. Trop tard.

On devinera peu à peu que cette campagne déserte n'est en fait qu'un simple Théâtre... L'Art Théâtral en 1950 était saturé, empêtré dans son Histoire et ses décors. Beckett l'a nettoyé, lessivé. Il n'en garde plus – ô magie ! – que les antiques fondamentaux : une scène, des coulisses « à droite et à gauche », entrées et sorties vers... les toilettes – la petite machine, increvable elle aussi, à raconter des histoires.

Et voilà qu'à deux reprises, alors qu'on n'y pensait plus, survient un petit jeune homme envoyé par Monsieur Godot : coup de théâtre assurément mais qui n'en est pas un, car le garçon ne se souvient pas être venu la veille et annonce toujours pour demain la venue de l'improbable Messie...

Jean-Pierre Vincent

C'est à peu près le soixantième anniversaire de la création d'*En attendant Godot*. Depuis ce temps, la pièce a largement fait preuve de son universalité. Mais elle résiste à devenir un « classique ».

Durant quelques décennies, tant de metteurs en scène ont voulu jouer au plus malin avec ce texte, contourner ou « subvertir » les fameuses didascalies de Beckett – c'est à dire sa stupéfiante science théâtrale.

Quant à nous, nous cherchons à comprendre et à intégrer l'art précis de Beckett, et son message sans messianisme.

Le monde raconté dans *En attendant Godot* nous a rejoint d'une manière prévisible et pourtant imprévue. Respect, donc. Le meilleur respect étant de rendre cette œuvre utilisable aujourd'hui, afin que chacune et chacun puisse réfléchir à ce que nous ne nommons plus assez notre destin, mais qui nous pend au nez...

En attendant Godot m'est revenu en tête grâce à la lecture d'un texte de Günther Anders, lumineux et terrifiant analyste de notre époque. « Être sans temps », tel est le titre de cet essai, inséré dans son grand œuvre, *L'obsolescence de l'Homme*, où il démontre comment, de progrès en progrès, l'humanité se vide peu à peu de sa substance et prépare ce qui semble être sa fin... Le progrès technologique a vidé le monde (ou il est en train de le faire).

Dans cette histoire de Godot, il n'y a plus d'Histoire. La première moitié du XX^e siècle a été le lieu désastreux d'horribles « progrès ». Beckett et son Godot viennent après cela, et avant d'autres catastrophes mondiales qui sont de moins en moins naturelles...

C'est bien loin d'être du « théâtre de l'absurde », célèbre dénomination bien pratique pour éviter de penser au pire, au réel, en fait... Objet vivant indémodable et qui refuse de se taire, *En attendant Godot* est du théâtre politique d'anticipation. Nous sentons jour après jour que si rien n'est fait pour contrecarrer notre désert futur, il nous pend au nez. Beckett voyait cela venir, en lui et hors de lui.

Jean-Pierre Vincent



©Raphaël Arnaud

Beckett à Marseille... « Godot » au Gymnase... comment vous-êtes vous rassemblés, Dominique Bluzet et vous, autour de cette pièce ?

La différence entre Bluzet et Godot, c'est que quand j'attends Bluzet, il vient !... Nous avons fait bien des choses ensemble depuis les années 90. Quand je lui ai parlé de Godot, il a sauté sur l'idée (comme il l'avait d'ailleurs fait dernièrement sur cette merveille qu'a été Iphis et lante). Quand il était jeune comédien, il était fou de la pièce et fanatique de Beckett. Pour moi, c'est venu petit à petit, jusqu'à ces temps d'incertitude planétaire où nous vivons, et qui nous rapprochent de la pièce.

Est-ce nous qui nous approchons de la pièce, ou la pièce qui s'approche de nous ?

Vous ne trouvez pas que par instants flotte en nous et autour de nous comme des airs de fin du monde ? En tout cas, de ce qu'on appelle l'humanité. De plus en plus de gens ont le sentiment de ne plus avoir de prise sur leur vie, sur la vie. Même s'ils ont un emploi, les gens ont le sentiment d'être agis. On attend la fin, mais justement, elle ne vient pas ! Alors, on s'occupe, on se divertit. Nos personnages inventent continuellement des occupations en attendant ce Godot qui ne viendra peut-être jamais.

Est-ce pour cela qu'on a parlé de théâtre de l'absurde ? C'est donc une œuvre tout à fait désespérée ?

Mais non, et c'est ça le pire ! L'être humain est increvable ! Ainsi, non seulement les personnages de Godot ne sont pas tristes, mais la pièce raconte de façon puissamment affirmative que la résistance au désespoir est au cœur des humains. Ionesco travaillait l'absurde. Beckett travaille une logique inéluctable – celle de la vie qui n'en finit pas.

On ne peut tout de même pas parler de comédie ?!

On ne peut plus parler en termes de genre, comédie ou tragédie. La pièce est bourrée d'humour, verbal, gestuel, de nombreux gags ouvertement hérités de burlesques anglo-américains... Regardez par exemple la balistique des entrées et sorties de Pozzo et Lucky, les chutes individuelles ou collectives... Mais ce comique omniprésent n'est pas là pour faire rire et rassurer. Il permet de mettre le tragique à sa juste place. Les vrais critiques de Godot le disent tous : « Il faut jouer Beckett dans la plus intense drôlerie, dans la variété des types théâtraux hérités, et c'est alors seulement que surgit ce qui est de fait la vraie destination du comique... un amour puissant pour l'obstination humaine, pour l'increvable désir, pour l'humanité réduite à sa malignité et à son entêtement... », écrivait Alain Badiou.

Beckett a tout fait pour qu'on ne puisse pas dater sa pièce, pour qu'elle échappe à l'anecdote historique. Vous qui aimez l'histoire, que faites-vous de ce geste-là ?

Il faut respecter Beckett dans son intention, sinon, on ne monte pas la pièce. Il n'en reste pas moins qu'elle a été écrite à une certaine date (1948). Durant la guerre, résistant, il a, avec sa femme, échappé à la Gestapo, parcouru la France à pied d'asile en asile. Les vendanges à Roussillon « chez Monsieur Bonnelly » sont la seule trace de cette aventure dans Godot – en forme de private joke et de remerciement – seule trace de ces années désastreuses. Il y en avait plus au départ, Beckett les a effacées, pour élever le débat. L'hypersensibilité de Beckett au malheur humain ne pouvait le laisser insensible aux désastres encore tout proches. Cette campagne déserte a quelque chose à voir avec un vide d'après catastrophe, quelle qu'elle soit. Sans plus. Nos personnages vivent après un désastre. Nous, avant. C'est cela qui nous concerne dans ce texte.

Propos recueillis en mars 2011

JEAN-PIERRE VINCENT

À partir de 1958, au Lycée Louis le Grand, aux côtés de Patrice Chéreau et de quelques autres il se fraie un chemin vers le « professionnalisme ». Acteur, assistant, régisseur, metteur en scène débutant... Juste après Mai 68, l'acteur Vincent franchit le pas de la mise en scène. C'est La noce chez les petits bourgeois de Brecht : succès décisif. Il vient de rencontrer Jean Jourdheuil, avec qui il inaugure en France le tandem metteur en scène/dramaturge. Ils vont monter une compagnie : Le Théâtre de l'Espérance. En 1975, après un bref passage chez Peter Brook pour l'ouverture des Bouffes du Nord, Vincent est nommé Directeur du Théâtre National de Strasbourg, où il part huit années révolutionnaires avec un collectif d'auteurs, metteurs en scène et acteurs. C'est là que peu à peu se forme son tandem avec Bernard Chartreux. En 1982, il met en scène Les Corbeaux d'Henry Becque à la Comédie Française. Cette expérience aboutit à sa nomination au poste d'Administrateur Général, qu'il occupera jusqu'en 1986. Après quatre ans de « liberté », il reprend le Théâtre des Amandiers à Nanterre, des mains de Patrice Chéreau. Il y passera onze années, poursuivant son travail de création, aidant à l'éclosion de beaucoup d'autres artistes. En 2001, il reprend la route en créant la compagnie Studio Libre, avec ses collaborateurs de (presque) toujours. La compagnie coproduit ses spectacles avec les institutions nationales. Elle coproduit aussi des spectacles de sortie d'École, naguère à l'ERAC (Cannes), aujourd'hui à l'ENSATT en passant par le TNS. Au Théâtre du Gymnase, on a pu voir de lui autrefois La Tragédie Optimiste de Vichnievsky, dans les années 90, On ne badine pas avec l'amour de Musset et Thyeste de Sénèque, et récemment Le Silence des communistes, Iphis et lante de Benserade, Les suppliantes d'Eschyle...

ABBES ZAHMANI

Comédien formé à l'école de la rue Blanche et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il joue dans tous les registres, comédie humour, drame, au théâtre, au cinéma et à la télévision.

CHARLIE NELSON

Comédien formé au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, qu'il fréquente de 1975 à 1978 avec Marcel Bluwal, Pierre Debauche, Antoine Vitez...

Depuis il travaille régulièrement pour le théâtre public et occasionnellement pour le cinéma, la télévision et la radio.

ALAIN RIMOUX

Comédien formé au TNS, il est l'un des compagnons de route des metteurs en scène qui ont servi le théâtre de création dans les grands équipements de la décentralisation (Jean-Pierre Vincent, Alain Françon, Stuart Seide, Christian Schiaretti, Stuart Seide, Hubert Gignoux Robert Gironès...)

FRÉDÉRIC LEIDGENS

Comédien formé au TNS, sa curiosité le porte vers toutes les formes artistiques, théâtre, chorégraphie, poésie et vers des créateurs aussi différents qu'Alain Françon et Marcel Bozonnet, Jacques Nichet et Arnaud Meunier, François Verret et Mark Tompkins.

GAËL KAMILINDI

Du Conservatoire de Genève, au Théâtre de l'Odéon avec Les Nègres de Genet mis en scène par Bob Wilson, de théâtre en cinéma-notamment avec Philippe Garrel, le jeune comédien compte déjà une quinzaine de spectacles et trace l'itinéraire d'un ludion réfléchi et sans œillères.